

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 98 (1953)
Heft: 2

Artikel: État-major II : la conduite des opérations
Autor: Dénéreaz, Pierre-E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342511>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Etat-Major II :

La conduite des opérations ¹

Les phénomènes de la guerre sont de nature si complexe avec leurs éléments matériels, intellectuels et moraux, qu'on s'en forme difficilement une idée exacte. Aussi notre propos n'est pas de les énumérer dans leur ordre d'importance, ni d'en définir les caractéristiques ou d'en enregistrer les conséquences possibles sur la conduite des opérations. Nous nous limiterons à exposer une ligne de conduite intéressant les domaines stratégique et tactique telle qu'un examen des tendances à l'évolution des formes de la guerre nous la fait tracer.

* * *

Depuis les temps modernes les formes de la guerre ne cessent de se modifier au rythme de l'évolution des armements et des progrès industriels. Les batailles napoléoniennes étaient l'accomplissement de libres manœuvres conduites sur de larges espaces que les effectifs et les feux ne pouvaient saturer. La première guerre mondiale a revêtu rapidement une forme stabilisée opposant aux moyens offensifs des fronts ne pouvant être rompus en vue d'une exploitation stratégique efficace. De 1939 à 1945 nous avons pu suivre la succession de phases de stabilisation et de mouvement, les armements offensifs ayant acquis une prépondérance marquée sur les engins de la défense. La prochaine guerre commencera-t-elle là où la

¹ Errata de l'article Etat-Major I : *La préparation à la guerre*, paru dans le N° 1/1953.

Page 1, premier alinéa, dernière ligne, lire : *par* la préparation.

Page 5, deuxième ligne, lire : pris position *moralement*.

Page 10, troisième ligne du bas, lire : réaliser *dès* le temps.

Page 12, quatrième ligne, lire : la lutte *contre* l'usure.

dernière a fini ? Il ne nous semble guère possible de répondre à une telle question. Pourtant nous ne pouvons nous abstenir de toute réflexion dans le domaine des prévisions. Sachant que le rythme des opérations de guerre est une résultante des efficacités relatives de l'armement offensif sur les défenseurs d'une part et de l'armement défensif sur les assaillants d'autre part, nous pouvons nous demander si l'efficacité relative des armements offensifs prendra une prépondérance encore plus grande ou, au contraire, si l'efficacité relative de l'armement défensif sera telle que la guerre de mouvement sera vouée à l'échec ? La pensée de la bataille dominant toutes les opérations de guerre, c'est bien le rythme de celles-ci qui reste la question capitale du conflit de demain. Car la bataille n'a plus lieu par consentement mutuel tel que ce fut le cas jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. L'assaillant l'impose au défenseur sous une forme étudiée en vue d'une action décisive et de courte durée. S'il y arrive, il a gagné. S'il échoue dans cette première manche, il devra s'adapter au rythme des opérations choisi par le défenseur et plier son organisation militaire aux possibilités de celui-ci. La campagne de Corée est une illustration frappante de ce caractère de la guerre moderne. Entrés en campagne avec des matériels propres à l'offensive et articulés en conséquence, les Américains ont été dans l'obligation d'accrocher solidement leurs troupes au terrain, de redonner à l'infanterie sa place dans la bataille terrestre, aérienne et navale, de saturer leurs fronts aux fins d'empêcher l'infiltration que leurs adversaires ont adoptée comme procédé tactique quasi unique. Car si les lois de la guerre sont éternelles, ses formes changent continuellement. Elles vont, comme un pendule, des guerres de masse aux guerres techniques, suivant l'évolution des civilisations.

* * *

On ne juge bien que par comparaison. Si nous voulons dégager des leçons et une philosophie de l'histoire, l'étude des campagnes de 1914 et 1939 nous offre de sévères actualités.

Il s'agira initialement pour notre armée *de tenir tête à des masses supérieures en nombre et en moyens*. Nous devons donc choisir une stratégie qui nous permette, sans compter sur une aide extérieure initiale, de résister efficacement et d'imposer à notre adversaire le rythme des opérations en vue desquelles notre armée a été équipée, instruite et préparée.

Ce choix n'est pas difficile pour ceux qui connaissent les possibilités tactiques de notre troupe. Nous pouvons dire qu'il s'impose de lui-même. Etant les plus faibles nous devons adopter une stratégie comportant un nombre relativement restreint d'opérations, une économie maximum de nos moyens et une utilisation rationnelle de notre terrain. Sur ce dernier point, nous voudrions être bien compris et l'opinion publique devra permettre au général de s'en tenir aux vrais principes de guerre. Il faut beaucoup de réflexion pour comprendre que la sécurité du territoire national n'exige pas qu'on occupe tous les points de la frontière mais que celle-ci sera beaucoup mieux garantie par une armée concentrée dans des endroits permettant tir *et* manœuvre. Car il ne peut s'agir que d'opérations — et de conduite des opérations — et non de dispositifs successifs qui ne sont que des façades qui s'écroulent au premier souffle.

* * *

Quelles sont les opérations, fondement d'une stratégie, que nous pouvons logiquement envisager dans l'espace et dans le temps ?

Elles sont au nombre de trois. Les voici :

1. *Construction d'une position défensive continue et de résistance convenable.*
2. *Renforcement de cette position aux points où la pression est la plus forte et où l'usure est la plus intense.*
3. *Aveuglement rapide des fissures et des brèches.*

Ces opérations ne sont-elles pas incomplètes ? Ne constituent-elles pas une stratégie au rabais ? Ne sont-elles pas

incapables de nous assurer le succès ? Ne sont-elles pas caduques, c'est-à-dire sans force ?

Nous reconnaissons qu'elles ne peuvent satisfaire aux exigences d'une guerre éclair, à une décision rapide, à une victoire définitive. Ces exigences seront celles de notre adversaire. Elles ne peuvent donc pas être les nôtres en raison de notre infériorité numérique, des caractéristiques de notre armement et de la structure de notre armée.

* * *

L'attaque frappe avec une supériorité locale numérique et avec une mission de destruction, alors que la défense a une mission de protection, ce qui l'oblige à s'étendre sur de nombreux périmètres défensifs.

L'attaque est prononcée sur une direction intéressante et avec une mission de rupture, alors que la défense a pour but d'interdire toute avance à l'ennemi sur des fronts perpendiculaires aux directions dangereuses. Dans les deux actions la priorité est donnée à la notion de direction. Une étude des couloirs de pénétration ou d'invasion possibles et probables permet au défenseur — à défaut de pouvoir les barrer tous — de réaliser la réunion de ses forces (*Aufmarsch*) de manière à pouvoir les déplacer au gré des circonstances dans toutes les directions et avec la plus grande rapidité. Une armée est réunie tant que ses différentes parties sont assez peu écartées les unes des autres pour que l'ennemi ne puisse en empêcher la *concentration* et les *battre* séparément. Cette opération, qui peut être préparée de longue main parce qu'elle retient *toutes* les hypothèses prêtées à l'ennemi, devrait être assimilée à un dispositif après mobilisation. C'est dans cette situation que le général trouverait l'armée après son élection et en prendrait le commandement, les forces de cette armée formant déjà un système — destiné à assurer la coordination des efforts — composé de trois éléments :
— les troupes qui se battent ;

- les voies de communications qui permettent leur concentration ;
- les organes de liaison qui assurent les ordres du commandement.

* * *

« Il faut pratiquer l'économie des forces dans l'espace et dans le temps », a écrit Clausewitz, « c'est-à-dire employer le plus de troupes au même point et au même moment. » Pour la défense stratégique, qui seule nous intéresse ici, les idées d'échelonnement en profondeur et d'économie des forces constituent, en somme, avec celle de la concentration des moyens, toute la doctrine de guerre.

Une armée est concentrée quand elle est étroitement rassemblée « comme un bataillon dans la main d'un bon major ». Étroitement rassemblée ? La stratégie a ses exigences ; elle obéit à des lois physiques et morales ainsi qu'à des barèmes qu'il serait fatal de vouloir violer ou truquer. Un barème à respecter concerne le front des unités d'armée élémentaires : les divisions, dont toute la force active doit concourir à un but unique. D'après les données empiriques les plus récentes, un front de division ne doit pas excéder cinq kilomètres en terrain ouvert et douze kilomètres derrière un obstacle naturel sérieux ou sur une position fortifiée permanente. Avec une utilisation rationnelle de notre terrain, nous pouvons certainement tabler sur une division par dix kilomètres de front. Tout front de bataille doit être solidement ancré au sol et hérissé de feux bien ajustés. Une telle installation exige un délai minimum de cinq à huit jours.

* * *

Ces quelques chiffres suffisent, à notre avis, à illustrer la concentration d'une armée dans l'espace et dans le temps. Concentrée, l'armée est prête à accepter la bataille et à la conduire jusqu'à la décision. Entre sa réunion et sa concentration, un choix portant sur une des directions jugées dangereuses

est intervenu par un acte de haut commandement. Ses fractions indépendantes ont été dirigées sur une position unique. Sera-t-elle attaquée sur cette position maintenant continue et de résistance convenable ? « Si une armée sur la défensive n'est pas attaquée sur son front », remarquait déjà von der Goltz, « et si elle se voit forcée de faire face dans une direction imprévue, elle se trouve en présence de difficultés considérables ». Peut-être serait-il sage d'envisager uniquement des mouvements autour d'une position centrale, procédé qui permet de faire face tour à tour sur plusieurs directions. D'ailleurs, un front, même saturé, n'a pas de valeur absolue depuis qu'il peut être pris à revers par une action aéroterrestre. Comme le champ des opérations est passé de deux à trois dimensions, il semble bien que le total des besoins se soit élevé du carré au cube. Le résultat en est inévitablement une réduction des possibilités opératives des moyens engagés.

* * *

Le renforcement d'une position aux points où la pression est la plus forte et où l'usure est la plus intense implique de la part de tous les échelons du commandement l'engagement de *réserves*. Nous connaissons les formes de cet engagement dans les unités, les corps de troupes et les divisions. Dans quelle mesure devons-nous en prévoir l'application en ce qui concerne la conduite des opérations ? En d'autres termes, combien d'unités d'armée doivent être réservées à cet usage ? Les données empiriques, sur lesquelles nous avons déjà appuyé une précédente démonstration, indiquent une division pour deux divisions engagées dans le front, ce qui fixe implicitement la largeur normale de la zone d'action d'un corps d'armée à trois divisions à vingt kilomètres environ. Ce dernier chiffre ne doit pas être tenu pour absolu. L'arithmétique n'est que la servante et non la régente de la décision. Elle ne saurait primer irrésistiblement toute autre considération. Le terrain, en particulier, joue un rôle déterminant eu égard à la dépense

des moyens. Néanmoins on ne saurait étendre, sans danger, les zones d'action des corps d'armée et chercher dans la mobilité un palliatif à un manque de densité des feux.

* * *

Seules les grandes unités cuirassées sont capables d'affronter le *tournoi blindé* contre des divisions mécaniques. Toutes les autres sont obligées de recourir à la tactique de la « digue », que nous avons préconisée. Seulement il ne suffit pas d'en adopter le principe, il faut réaliser auparavant les moyens de la pratiquer jusque dans ses ultimes conséquences qui sont l'aveuglement *rapide* des fissures et des brèches. Dans l'étude que nous avons eu l'honneur de présenter en 1951 aux lecteurs de la *Revue Militaire Suisse*¹, nous avons relevé l'importance tactique des « réserves générales motorisées », formées de régiments d'infanterie, de troupes légères, d'artillerie, de défense contre avions et de génie. Les moyens de manœuvre mobiles ne devraient pas, dans notre idée, être fixés sur les lignes de résistance mais pouvoir y accéder rapidement pour satisfaire les besoins « cruciaux » du front. Au nombre de ceux-ci, le plus *aigu* est, sans conteste, la défense antichars. Bien que l'infanterie soit devenue, moyennant certaines précautions et conditions, un redoutable adversaire pour le char, la présence *momentanée*, mais effective, de formations plus puissantes, s'avère nécessaire dans la zone des feux de mêlée. A défaut de réserves générales d'armes telle que nous les avons proposées, nos brigades légères sont, sous réserve d'y incorporer la majorité de nos chars et chasseurs de chars, les seules unités d'armée capables d'intervenir avec succès dans cette phase ultime de la bataille défensive que nous livrerons sans possibilité de pouvoir l'éviter ou même de l'atténuer.

* * *

¹ Problèmes d'organisation militaire, Nos 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Les dispositifs stratégiques sont fixes. Entre eux s'étendent des espaces plus ou moins vides dont l'utilisation ne sera possible que par la manœuvre automobile. Celle-ci est le moyen moderne de rechercher l'ennemi, d'en déterminer les approches et d'avoir sur ses mouvements une action retardatrice, action qui ne saurait se concevoir au rythme d'une guerre du XX^e siècle que par le recours à ce genre de manœuvre. La conduite des opérations, même dans le cadre d'une défense stratégique, ne peut se limiter à occuper le terrain et à attendre. Force sera de manœuvrer pour garder sa liberté d'action et pour relier harmonieusement entre elles les différentes phases de la manœuvre d'ensemble. De la frontière à l'intérieur du pays, et de l'intérieur du pays à la frontière, les opérations sont faites d'actions successives mais interdépendantes. Aucun sacrifice ne doit être vain et aucune victoire ne doit être sans lendemain. Aussi n'est-il pas toujours indiqué de combattre jusqu'à l'épuisement des moyens, qui marquent un arrêt de l'action et la disparition d'une fraction des forces engagées.

Entre les opérations des armées anciennes, marchant en une seule masse, suivant un itinéraire unique, et celles des armées modernes, morcelées en corps de bataille, où il faut combiner, non seulement les mouvements, mais également les missions, la différence est la même qu'entre un chant suivant une seule ligne mélodique et une œuvre orchestrée, où l'on combine les parties en vue d'une impression collective. La guerre moderne est toute de mouvements ; les combats y sont fréquents. La conduite des opérations est devenue l'affaire de chefs sans cesse actifs, entreprenants et doués de cet esprit de synthèse et indispensable à l'accomplissement d'une œuvre multiple et diverse.

(A suivre)

Major PIERRE-E. DÉNÉRÉAZ
